

NATHAEL HANSEN

LE MASQUE DU GARDIEN
DES PORTES D'IVOIRE

*À Mathilde Poisson et Alexis Clément,
ces souvenirs du siècle précédent.*

Toute vie, dans notre cerveau, n'est qu'une collection
d'images, et il n'y a pas de différence entre celles qui naissent
des objets réels et celles qui naissent de nos rêves intimes,
pas plus qu'il n'y a de raison de considérer les unes
comme supérieures aux autres.

H. P. Lovecraft

Je n'ai pu percer sans frémir ces portes d'ivoire
ou de corne qui nous séparent du monde invisible.

Gérard de Nerval

Je suis psy. Mon nom est Baltazar Lang. Quand je dis « psy », j'entends psychanalyste, mais j'ai d'abord été psychiatre, et j'assure toujours une consultation par semaine à l'hôpital Sainte-Anne. Mais je suis surtout psychanalyste et depuis que j'exerce j'ai dû recevoir à mon domicile quelques centaines de patients, dont Loïc L., dont je parlerai bientôt. Aujourd'hui, ce soir, le sujet c'est moi ; je suis allongé sur ce canapé, micro à la main (comme Woody Allen dans une scène de *Manhattan* que j'aime bien) et pour commencer cette séance je vais essayer de dire ce qui est là.

Marie-Jacques Chabinet, ce matin-là, avait passé un coup de téléphone à son aimable confrère Baltazar Lang, comme elle le faisait parfois, afin de lui parler d'un patient. Baltazar écouta avec

attention : Monsieur de Noyère, soixante-sept ans, en phase terminale d'un cancer du côlon, actuellement à l'unité de soins palliatifs de l'hôpital Saint-Antoine, souffrait de dépression aiguë et de bouffées délirantes, ce dont la plupart des médecins, concernant un mourant, n'auraient pas fait grand cas ; mais ce patient avait explicitement demandé à parler à un psy et cela changeait tout : comme elle le faisait parfois, Chabinet demandait donc à son vieux camarade de la faculté de venir exercer ses talents d'analyste auprès d'un vieil homme malade qui portait à l'évidence un lourd fardeau d'angoisses et de souvenirs.

— C'est une blague, avait dit Chabinet en voyant débarquer Baltazar, sacoché bien reconnaissable en bandoulière. Tu trimbalais toujours ton vieux Nagra ?

— Il fonctionne toujours, répondit simplement Baltazar. Je ne vais pas m'en séparer arbitrairement. Et puis, j'ai presque dix-sept années de bandes dans mes tiroirs, tu voudrais que j'en fasse quoi ?

— Je serais tentée de te répondre « les mettre à la benne », mais j'ai le sentiment que ce n'était pas une vraie question et je préfère abandonner la discussion. La prochaine fois que je te vois, je t'offre un dictaphone numérique.

— Si tu réfléchis un peu, tu comprendras que pour beaucoup de patients, le rituel du magnétophone et du micro posés sur la table est un élément très important dans la création même de l'espace de la parole. Avec un patient comme ton vieillard, je ne suis pas sûr qu'un boîtier minuscule posé dans un coin soit aussi rassurant et signe d'une écoute autant que d'une mémoire. Je refuse donc ton cadeau, très chère Marie.

— Avec la jeune génération, je suis certaine que c'est l'inverse et que ton matériel les effraie.

— Pas tant que ça. Ils savent au moins que les enregistrements ne peuvent pas se retrouver sur Internet...

— Ils pourraient.